

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Sylvain BRIOLLET

Le Rosaire : Poèmes et gravures

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1930, tome 29, p. 65-96

© Abbaye de Saint-Maurice 2011



OFFRANDE LIMINAIRE

(A ma mère)

*Nos jours longs et cruels m'ont rendu l'âme lasse.
Quand nos rires d'enfants autour de la maison
Fusaient, les durs chagrins, troublant ton oraison,
Te meurtrissaient le cœur et te broyaient la face.*

*Tes yeux sont restés beaux, tes yeux pensifs où passe
Lorsque le soir nous vient, la brève floraison
Des bonheurs envolés en de mortes saisons :
Tout le passé furtif qui chancelle et s'efface.*

*Ta chair en moi frémit ; les douloureux sanglots
De tes nuits sans sommeil vibrent en longs échos
Dans ces vers où j'ai mis des tendresses de femmes.*

*Tu les égrèneras, comme les grains de bois
De ton vieux chapelet, puisque leurs douces flammes
Sans cesse éclaireront les bras nus de la croix.*



L'ANNONCIATION

Or l'ange descendit vers vous en vol oblique.
Troublé, lorsque sa voix promet avec ferveur
Une reine aux élus, à la terre, un sauveur ;
Et sa main vous offrit le rameau symbolique.

O Vierge qui disiez : Je vous reçois, mon Dieu,
Que l'ombre maternelle vêtira, sans gloire,
De chair, délivrez-nous du plaisir illusoire
Dont les doigts nous font mal et nous crèvent les yeux.

Car il serait si doux, en votre obéissance,
D'accepter, chaque jour, notre ordinaire sort,
Sans le chercher jamais l'invisible ressort
Qui donne aux uns la joie, aux autres la souffrance.



LA VISITATION

Vos doigts légers et blancs dépouillaient le rosier
Que saint Joseph avait planté d'une main circonspecte
Pour égayer le seuil de musiques d'insectes,
Et les fleurs emplissaient la corbeille d'osier.

Car vous vouliez fêter votre noble cousine
Dont les âpres désirs donnaient un mâle fruit :
Tel un astre tardif qu'engendrerait la nuit.
— La biche est moins souple que vous, sur les collines ! —

Vous braviez le soleil sous vos coiffes de lin.
Vous traversiez des bois, des plaines parfumées.
Les oiseaux vous chantaient leur hymne accoutumée,
Comme l'essaim fébrile en vos paniers trop pleins.

Soulevant le rideau, Elisabeth assise,
A vu sur le chemin qui monte un geste clair.
Elle frémit ; ses pâles yeux remplis d'éclairs
Interrogent vos yeux que l'amour divinise.

— D'où vient que mon Seigneur a visité mon toit ?
Elle adorait en vous cette fragile hostie,
Ce petit corps inscrit qui se prête et se plie,
Et n'osait plus, soudain, vous murmurer : C'est toi ?

O Vierge, parcourez pour nous rendre visite,
Les déserts sans fraîcheur et les tristes forêts
Où nos cœurs sans remords et nos yeux sans regrets
S'attardent. Paraissez quand notre marche hésite.

Faites ce long voyage et montrez-nous souvent
Vos mains portant du ciel, vos ceintures, des roses.
Pour affronter la nuit ou les matins moroses,
Il faut votre sourire à nos âmes d'enfants.



LA NATIVITÉ

Vous erriez dans la nuit, car l'auberge était pleine
D'hypocrites marchands, de femmes, d'étrangers,
Et vous cherchiez ailleurs un toit pour y loger

Saint Joseph implorait. — Passez votre chemin !
— Monsieur!—Vous insistez ? Quels va-nu-pieds étranges !
— Un logis. — Malheureux ! Vous dites bien : la grange ?
Et le feu, mon ami, les voleurs ; à demain !
N'ayant sur l'âne gris qu'un bleu manteau de laine.

Quelle cour attendait cette pompe royale ?
Sous le poids du plaisir, vos tables et vos lits
Croulaient, princes, banquiers, pour qui l'ombre d'un pli
Sur vos cravates est affaire capitale.

Ici, la porte baille, on entre sans enjeux,
Le bœuf est bon enfant, l'âne connaît son maître,
Parmi les animaux, Seigneur, on vous invite à naître,
Vous serez sur la paille un beau fruit savoureux.

O Vierge, pardonnez nos refus d'aubergiste !
Sans vergogne notre âme immortelle s'endort
Pendant que votre voix supplie au corridor
De recueillir enfin votre présence triste.

Vous reviendrez, ce soir, si doucement gémir
Que ma mère, inquiète, ouvrira la fenêtre :
— Daignez, pleine de grâce et d'amour, apparaître,
Que nous voyions encor vos ceintures fleurir.

Le Soleil a fondu notre robe de neige :
Faites neiger sur nous, afin que renaissant,
Nos yeux lavés et purs, notre cœur innocent
Ne suivent désormais que de chastes cortèges.



LA PRÉSENTATION

Dans les parvis du temple où le soleil surplombe.
Des pauvres mendiaient et les scribes fardés
Se montraient au passage un cortège attardé :
La famille royale offrant ses deux colombes.

Où donc étaient la suite et les riches présents ?
Jésus seul répondait aux oiseaux mis en cage.
Mais dans les vêtements apportés par les mages
Un éclat persistait et des parfums d'encens.

Le vieillard Siméon, Anne la prophétesse
Ouvraient leurs bras perclus à cet enfant d'amour
Qu'ils attendaient, pensifs, aux portes, tous les jours
Et qui d'un geste vif les couvrait de caresses.

O mère sans souillure, ô lampe d'un grand prix,
Portant votre sauveur comme une blonde flamme,
En cette gloire austère un mot vous brisait l'âme,
Qui découvrait la croix à vos regards surpris.

Vous êtes la lumière étrange, ô Roi du monde,
Qui dissipera l'ombre et troublera les cœurs.
Un glaive éveillera de secrètes douleurs,
Puis le sang coulera des blessures profondes.

O Vierge qui craigniez ce message ambigu,
Préparez notre corps à l'intime souffrance,
Afin que torturés par la soif et la transe,
Nous supportions sans fiel nos bonheurs exigus.

Qu'il montre le chemin, votre flambeau nocturne ;
Qu'autour de ses rayons les pèlerins épars
Trouvent le guide sûr au moment du départ
Vers la terre promise ou les bois taciturnes.



LE RECOUVREMENT

La Vierge et saint Joseph allaient de porte en porte,
Pâles, tristes, courbés, des larmes plein les yeux :
— Vous ne l'avez point vu nous chercher en ces lieux,
Notre enfant ? Et les gens riaient d'une voix forte.

La ville s'endormait au clair soleil d'avril,
Pour la centième fois, ils parcouraient les places,
Les faubourgs, les jardins, sans retrouver les traces,
Ni le comprendre, hélas ! cet abandon subtil.

Au temple qui vibrait des derniers, chants de fête.
Ils entrèrent. La foule abandonnait les cours
Avec un bruissement de soie et de velours.
Or Jésus était là, qui parlait des prophètes.

La mère dit : Pourquoi, mon fils, nous décevoir ?
— Vous ne connaissez pas la maison de mon Père ?
Les scribes s'écartent, gênés par ce mystère :
La famille passait dans la pourpre du soir.

Que de fois, en secret, Jésus quitte la route
Où les clameurs d'amour, d'orgueil couvrent sa voix.
Le cœur hurle sa faim, et c'est alors qu'on voit,
Au lieu du Maître bon, le renard et son doute.

— Mon Seigneur ! criait-on. Les passants ont souri,
Et les marchands de gloire, et les pitres en joie,
Et ceux que paît la mort quand le soleil rougeoie.
Mon Dieu n'habite pas les sordides abris,

Ni la ville et ses bars, mais la paix des églises.
Ah ! que d'instant perdus à courir les chemins,
A suivre le cortège en se donnant la main,
Lorsque dans l'ombre un Roi pardonne et divinise.



L'AGONIE

Deux femmes, dans la nuit, assises côte à côte,
L'une farouche et l'autre ayant le front penché,
Se montraient le chemin que dans le bois caché
Suivait, sans une plainte, un Dieu chargé de fautes.

La clarté moins diffuse argentait les plis droits,
— Mère, pourquoi tarder, il faut que je le suive.
Il pleure, il souffre, seul, au jardin des olives.
Oh ! non, pas la couronne et les fouets et la croix !

— Votre amour se révolte, il ne sait, Madeleine,
S'oublier pour le monde impur, voyez le ciel,
Si profond cette nuit, le bien essentiel
Que les hommes n'auront qu'au prix de cette peine.

— Les soldats ont franchi le torrent du Cédron !
— A genoux, il consent : j'accepte ce calice.
— Mère, venez. Judas se lève, un flambeau glisse,
Et le cortège suit, timide entre les troncs.

Oh ! ce cri de victoire et ces torches sans nombre.
Seigneur ! courons offrir ces voiles brochés d'or,
Emportons ces bijoux, que je le sauve encor ;
Ne me désarmez point avec ce regard sombre !

La mère se taisait. — Vous êtes donc sans cœur,
Vous ne sanglotez pas ? et moi, cette étrangère...
— Mon fis aimait son Père aussi : je suis sa mère !
Et l'on m'appellera la Mère des douleurs.

Le peuple apparaissait alors frappant l'orage.
Les deux femmes, debout, en silence pleuraient,
Fortes du même amour. — Ah ! l'austère décret,
Madeleine ; la croix nous fait signe, courage !



LA FLAGELLATION

Tout le peuple assemblé sous les jeunes platanes
A vu près du Romain perplexe l'homme-Dieu,
Cachant de ses deux bras sa honte aux yeux ;
Et la Vierge se voile et les scribes ricanent.

Les coups marbrent celui que l'injure profane.
Les amis de la veille ont un geste orgueilleux
Et des sourires frais pour le désir soyeux
Que réveille en leur sang une chair qui se fane.

Rien n'a changé. La foule jette encor ce cri :
— Barrabas ! Barrabas ! Livrez-nous Jésus-Christ !
Il est digne de mort ! Frappez le sacrilège !

Nos cœurs, nos tristes cœurs abandonnent toujours,
Pour obéir, hélas ! au brutal sortilège,
Un maître doux et fort qui les aime d'amour.



LE COURONNEMENT D'ÉPINES

De beaux adolescents aux yeux couleur de mer
Avaient couru les bois et les fauves collines
Pour y cueillir la ronce en fleur et l'aubépine
Dont la griffe tenace empoisonne les chairs.

Le Maître abandonné par son peuple divers
Inclinait sous leurs doigts sa majesté divine
Que l'ombre, le manteau d'étoffe purpurine,
La couronne, l'oubli couvraient d'un voile amer.

Sur votre front, Seigneur, sont durement clouées
Toutes les fleurs du mal : les désirs, les pensées
Que l'homme dissimule en d'infâmes jardins.

Chassez de notre cœur les frivoles images,
Sous leur jeu séduisant découvrez-nous, soudain,
Ineffablement triste et las, votre visage !



LE PORTEMENT DE CROIX

Sous le soleil d'avril, Jérusalem s'empresse
Vers les champs parfumés pour insulter le Roi,
Pauvre, déshonoré, sanglant, et que la croix
A l'épaule meurtrit de sa rude caresse.

Oh ! le cortège affreux de ce prince en détresse :
Les deux larrons, les faux témoins, pâles d'effroi,
Les marchands éconduits, les malades sans foi,
Et, riant sous les fleurs, une folle jeunesse.

J'ai fait signe souvent à ces gens sans aveu,
Quand j'aurais dû, sur le chemin, suivre des yeux
Et soutenir, d'un bras fervent, les trois Marie.

Pardonnez-moi, Seigneur, tous les péchés d'orgueil.
Je vois, j'entends, je souffre et mon âme vous prie
Comme un pauvre du temple accroupi sur le seuil.



LA CRUCIFIXION

Vous êtes sur le ciel comme un rouge étendard,
Seigneur, planté dessus la colline inspirée
Où montera toujours la voix désespérée
Des mères qui font suite à de blancs corbillards.

Oh ! ce gibet ! La couronne, les clous, le dard
Ouvrent sur l'univers les sources désirées.
Il pleut du sang ; l'agneau mourant force l'entrée.
Le Père sur son Fils abaisse un long regard.

Tout tressaille en nos lieux de misère et d'attente ;
Car la troupe des saints, lasse des nuits qui mentent
Pleurait sans découvrir sous la porte un brasier.

Il nous faut tant d'amour quand notre âme est conduite
Vers vous ! Que votre main, de l'arbre singulier
Nous tende, comme un fruit, votre cœur qui palpite.



LA RÉSURRECTION

Chaque feuille nouvelle en ce verger pascal
Où pleurait Madeleine avait une lumière,
Parmi les buissons roux, en cette aube première,
Des laboureurs lançaient le grain d'un geste égal.

Elle allait et venait du sépulcre à la porte,
N'ayant qu'un long sanglot pour l'appeler toujours,
Comme le cœur fidèle implore son amour,
Et l'abeille, sa fleur, quand la brise l'emporte.

— Femme, qui cherchez-vous et quel espoir déçu
Vous conduit au jardin ? Elle écoute et s'arrête ;
Puis, montrant le tombeau, d'une voix inquiète,
Elle soupire à peine : Ils ont pris mon Jésus !

Or Jésus la couvrait de tendresse infinie.
— Vous pleurez, pauvre femme, en ce jour printanier ?
— L'avez-vous emporté, de nuit, bon jardinier ?
Mon Bien-aimé n'est plus, rendez-le moi. — Marie !

Accablée, elle voit les blessures de feu,
Le regard qui la brûle et l'intimide. — Maître !
C'est un cri plus qu'un mot, comme à l'instant de naître.
Mais Dieu brise sa fougue et lui parle des cieux.

Vous le savez, Seigneur, que mon âme a ses heures,
Roses d'instable joie ou grises d'abandon.
Elle espère et se lasse à demander pardon.
Que sur son bon vouloir vos bras levés demeurent.



L'ASCENSION

A cette lueur indécise où la clarté légère
Palpite au bord du ciel, mouillé comme un regard,
Les disciples suivaient, dans les jardins, épars,
La Vierge et le Seigneur perdus en leur prière.

— Mon fils, vous délaissez votre mère en ces lieux ?
N'avez-vous pas songé que mon âme dolente
Souffrira d'abandon et d'amour violente
Quand mes yeux fatigués redescendront des cieux ?

— Chassez ce rêve amer, oubliez-les vos peines :
Tout est chant, feuille et fleur en ce chaste verger.
Il faut à mes agneaux, s'ils n'ont plus le berger
Pour fermer le bercail, votre bonté sereine.

— Mon fils, je ne sens plus votre main dans ma main !
Je pleurais au Calvaire et n'aurai point la gloire ?
— Vous êtes le rayon d'un soleil transitoire.
Le parfum qui demeure où l'on cueille un jasmin.

— Combien de jours languirai-je ici-bas, surprise ?
— Comme la flamme tombe un soir de long été,
Soudain vous passerez en votre éternité,
Et mon souffle sera plus léger que la brise.

Vous franchirez d'un vol rapide l'horizon.
Le soleil incliné vous fera, bienheureuse,
Au travers de la nuit des routes glorieuses,
Puis je tendrai la main au seuil de ma Maison.

Mon Dieu, que chaque geste obscur, chaque pensée
Nous élève et fleurisse à vos pieds dans l'azur.
Vous êtes le symbole et le guide futur
De notre enlèvement sur des ailes pressées.



LA PENTECOTE

Une lumière étrange enveloppait les saints
Dont l'attente et l'espoir anxieux de renaître
Ou bien l'amour nouveau qu'on guette à la fenêtre
Excitaient le courage et tourmentaient la faim.

Tombez, célestes dons, en gerbes d'étincelles.
La colombe descend
Toute blanche au milieu de son peuple fidèle :
Un royaume naissant.
Et vous êtes choisie,
Vierge Marie,
Comme un souple roseau.
C'est sur vous que l'oiseau
Dans une apothéose
Bat des ailes, se pose.

La flamme palpait, vivante, à chaque front,
Rouge de tout l'amour obscur des trois Personnes.
La porte s'ouvre enfin, cette heure grave sonne
Où le corps et le sang font un pain qui se rompt.

Ceux qui fuyaient la mort agitent le drapeau.
Comme un jeune rameau jaillit des mornes souches
Ce qu'ils avaient au cœur leur remonte à la bouche ;
— Seigneur, n'affamez plus votre avide troupeau !

Esprit-Saint dont l'épouse est la Vierge Marie,
Changez nos cœurs ingrats, oh ! dessillez ces yeux
Qui le cherchent en vain l'étroit chemin des cieux :
Vous savez mon secret quand mes larmes vous prient.



L'ASSOMPTION

Elle mourut un soir, sans appels superflus.
Les disciples longtemps étonnés de ce vide
Suivirent l'essor blanc d'un nuage rapide :
Ils se montraient encor ce qu'ils ne voyaient plus.

LE BIEN-AIME.

Oh ! venez, mon Amie,
Franchissez le jardin,
Appuyez sur ma main
Votre main, votre vie.
J'ai fait le ciel si doux
Pour accueillir ma mère.
J'ai mis tant de lumière :
Dites-moi que c'est vous !

CHEUR DES ANGES.

Quel astre neuf rutilé au travers des espaces ?
Toute belle en ses voiles plissés, elle passe :
De ses doigts diligents, elle effeuille des roses.
Qui cueillera les fleurs en ses ceintures closes ?

LE BIEN-AIME.

Chacun de vos regards est un trait qui me perce.
Vous savez que mon cœur, un frisson le traverse,
Quand vos deux mains, vers moi, font un geste implorant
Pourquoi, dites-moi, serais-je indifférent ?

Tournez, tournez vos yeux,
Et possédez les cieus
Que j'ouvre immenses pour vous plaire :
Courons en ces fraîches clairières !

NOTRE-DAME

Ah ! mon fils, écoutez les indicibles voix
Qui montent sans répit des plaines et des bois
Où les hommes d'un jour ont une âme éternelle.
Mon visage se trouble à ces plaintes charnelles ;
Il faut qu'avant d'ouvrir votre torride été
Vous répétiez ce cri que vous avez jeté
Aux confins de la terre :
— Contemplez votre Mère !



LE COURONNEMENT

Le ciel était fleuri comme un verger d'enfance
Et des harpes démentes, des appels de cor
Conviaient les élus ravis en ce décor
Où la Vierge attendait le prix de ses souffrances.

Reine du bel amour qui savez nos tourments,
Tournez vers nous vos yeux d'azur, vos yeux cléments.

Reine de l'univers, ô douce impératrice,
Que votre bleu manteau nous soit un ciel propice.

Reine aux bras bénissants des chemins et des bois,
Vers qui, le soir venu, montent de tristes voix,

Reine qui défendez le seuil des cathédrales
Quand le soleil rayonne ou quand la bise râle,

Reine du bon conseil, sur la plus haute tour,
Ardente à souhaiter je ne sais quel retour,

O Reine du pardon qui tressez des couronnes
Pour les enfants du Père et ceux qui l'abandonnent,

Vous savez la fraîcheur des célestes charmilles.
Ecartez le rideau de feuilles et comptez
Vos enfants dispersés sur la terre. L'Été !
L'Été ! L'Été ! Ouvrez, ô Reine des Familles !



LES BÉATITUDES

*Bénis les yeux qui sont devant le deuil sans larmes
D'avoir pleuré toujours de tendresse et d'effroi;
Ils verront à la porte un geste large, un Roi
Qui sourit et désarme.*

*Heureux les pauvres gens chassés de leur maison,
Sans abri, sans lumière, avec ce vœu : Qu'ils meurent !
C'est le ciel qu'ils auront pour insigne demeure
Et suprême horizon.*

*Bienheureux ceux qui n'ont plus d'amis sur la terre,
Plus de cœur désiré comme à sa branche un fruit.
L'Amour venu, tout pâle, ils sauront en leur nuit
D'insondables mystères.*

*Bénis, bénis ceux dont l'âme blanche et le corps
Sentent qu'un rêve tombe à chaque heure qui sonne,
Inconnus, méprisés, ils s'en vont à la mort :
C'est Dieu qui les couronne !*

SYLVAIN BRIOLLET.